

Les réfugiés indochinois

Quelques souvenirs

Florent Fortin

Mars 2015

1) La période des missions.

A partir de 1978, la fuite des Vietnamiens par bateau a pris une ampleur grandissante et suscité la sympathie des populations occidentales. Cette croissance s'est produite au moment où le Québec venait de signer, en février 1978, une entente avec le gouvernement du Canada qui lui conférait enfin des pouvoirs réels de sélection sur les immigrants qui s'y destinaient. C'est ainsi que je me suis retrouvé, en tant qu'agent d'immigration du Québec, au coeur de l'action. Le réseau des bureaux à l'étranger n'était pas encore en place et le Québec procédait par missions.

Comme l'Entente Cullen-Couture prévoyait que le Québec devait donner son accord pour qu'un réfugié sélectionné à l'étranger soit destiné au Québec, on m'a envoyé faire une tournée des camps asiatiques. Comme j'avais fait une mission longue durée d'un an en Argentine entre avril 1977 et avril 1978, mission au cours de laquelle j'avais sélectionné quelques centaines de réfugiés chiliens, j'étais perçu comme un des agents ayant de l'expérience dans le domaine. Je suis donc parti de Montréal le 7 septembre 1978

et je suis revenu le 9 novembre. Durant ces deux mois, j'ai visité les camps de Thaïlande, de Malaisie (à 3 reprises), de Hong Kong, Singapour, des Philippines et même de l'île d'Okinawa au Japon. Ce n'est que plus tard que j'irai dans les camps d'Indonésie, après que nous ayons ouvert un bureau à Singapour.

Ce périple n'aurait pas été possible sans la collaboration extraordinaire que j'ai obtenue de la part des agents fédéraux de l'époque qui m'associaient à leurs missions. En plus de Ian Hamilton, je suis particulièrement reconnaissant envers Richard Martin du bureau de Singapour qui m'a aidé à prendre confiance en moi et qui s'est comporté comme un ami en toutes circonstances. Je n'avais donc pas à m'occuper de logistique puisque les agents fédéraux avaient organisé le transport vers les camps, la coordination avec les Nations-Unies, etc. Comme l'Entente venait d'être signée, j'avais à coeur de m'assurer que les agents fédéraux ne me perçoivent pas comme un empêcheur de tourner en rond.

Lorsque nous arrivions dans un camp, nous demandions aux responsables de nous trouver des interprètes et un local d'entrevue. Au début, je faisais l'entrevue avec l'agent fédéral et, si le candidat souhaitait venir au Québec et m'apparaissait acceptable, j'émettais un CSQ par famille et je donnais un peu de counselling. Je n'avais pas de critère autre que mon jugement sur sa possibilité de s'adapter au Québec.

A partir de 1979, les agents fédéraux du bureau de Singapour, à court de personnel et ayant des objectifs très élevés, se sont rendu compte que j'avais acquis suffisamment d'expérience pour leur permettre de les aider à atteindre leurs cibles. C'est ainsi que nous avons changé la façon de faire. Lorsque nous arrivions dans un camp, je fonctionnais de façon autonome. Je me prenais un interprète et deux secrétaires, faisais ma sélection et faisais remplir toutes les formulaires fédéraux. A la fin de la journée, je remettais les dossiers fédéraux aux agents canadiens. Cela me demandait plus de travail mais j'en tirais une plus grande satisfaction. Je donnais aux réfugiés que j'acceptais une copie du document "Vivre au Québec". Le mot s'était passé de sorte que, si j'oubliais de le donner, les réfugiés me le demandaient, croyant sans doute que celui qui ne le possédait pas risquait de ne pas obtenir son visa. D'ailleurs cette documentation augmentait beaucoup le poids de mes valises, ce qui me demandait un effort non négligeable à cette époque où je mesurais 5' 9 et ne pesais que 115 livres! J'étais plus maigre que mes réfugiés. Quant au CSQ, je brochais la copie candidat au dossier fédéral pour qu'il soit attaché au visa du chef de famille et m'assurer qu'il l'ait avec lui à son arrivée au Québec.

Les conditions de travail dans les camps n'étaient pas toujours roses. Je me souviens de ma première série d'entrevues avec Richard Martin à Pulau Bidong. On nous avait installé une table en plein soleil, à 35° C, à côté du dépotoir. Pour nous rafraîchir, on nous avait apporté des coca cola dont nous n'avons pas pu profiter parce qu'ils se sont remplis de mouches en l'espace de quelques minutes. Pour nous rendre dans les camps, il fallait la plupart du temps monter sur des bateaux de pêche et nous ne savions jamais si nous pourrions revenir le soir. C'est ainsi qu'il nous est arrivé de dormir sur notre table de travail parce que le capitaine du bateau considérait la mer trop agitée pour retourner à la terre ferme.

Durant la mission de l'automne 78, Richard Martin et moi avons été les premiers étrangers à faire de la sélection dans certains camps, à Kuantan entre autres. Il arrivait aussi que nous épuisions toute la liste des candidats intéressés au Canada car, au début, la plupart des réfugiés souhaitaient être acceptés aux Etats-Unis. Cette attitude changera en 1979 lorsque les camps deviendront surpeuplés. Incidemment, l'île de Pulau Bidong est devenue progressivement tellement bondée qu'il s'est développé une sorte de marché immobilier de la case. En effet, pendant un certain temps, il arrivait tellement de personnes chaque jour qu'il y avait une grave pénurie de logements. Les réfugiés qui quittaient pour l'étranger se sont mis à vendre leurs espaces aux plus offrants parmi les nouveaux arrivants.

Ma tournée automnale s'est terminée au Japon. Certains bateaux vietnamiens emportés par les courants et les tempêtes s'étaient retrouvés au Japon et les Japonais ne voulaient surtout pas de ces invités non désirés. C'est pourquoi, sous le pilotage enthousiaste de Conrad Adams, agent d'immigration de l'Ambassade du Canada à Tokyo, je me suis rendu sur l'île d'Okinawa, du 6 au 9 novembre, faire la sélection de candidats pour le Québec. La Croix-Rouge japonaise nous a transportés avec zèle et suivis avec empressement tout au long de notre mission. J'apprendrai 30 ans plus tard que j'avais l'honneur, sans le savoir, d'être accompagné par le père de celui qui allait devenir un des chanteurs les plus célèbres de la planète, Brian Adams, et qui avait déjà lancé son premier disque deux ans auparavant.

De retour à Montréal, les manchettes étaient dominées par l'arrivée d'un bateau contenant 3000 réfugiés dans le port de Kuala Lumpur, le Hai Hong. Le ministre Jacques Couture annonce à l'Assemblée Nationale que le Québec en acceptera 200 et qu'il envoie un agent à Kuala Lumpur pour faire leur sélection. Dans les jours qui suivent, j'apprends que cet agent, c'est moi et me voilà, dès le 19 novembre, reparti pour Kuala Lumpur pour me joindre à l'équipe fédérale qui doit en sélectionner 600.

Le gouvernement Malais ne voulait pas que nous montions sur le Hai Hong. Il nous a donc fait travailler sur un bateau démineur amarré à environ 500 mètres du Hai Hong et a transporté les familles une à une pour les entrevues. Le bureau fédéral de Singapour avait organisé, avec les moyens du bord, un système pour la prise de photos, la dactylographie des formulaires médicaux, l'entrevue de sécurité. Cela a d'ailleurs donné lieu à un incident amusant que je me permettrai de raconter ici.

En effet, pendant que nous attendions que tout soit prêt pour les premières entrevues, j'étais assis avec le chef de la délégation fédérale, Ian Hamilton. Nous entendions des vroom! vroom! incessants et plutôt agaçants. C'était un matelot malais qui essayait de démarrer la génératrice apportée pour l'occasion par l'Ambassade afin de fournir l'électricité à la dactylo. Voyant qu'il n'y arrivait pas, je dis à Ian Hamilton: « Va-t-il falloir que je m'en mêle? » Et lui de répondre: « Tu ne connais rien là-dedans ». Je lui dis: « Veux-tu parier? Watch me! ». Je me lève, je me rends directement à la génératrice, fais tourner la valve d'alimentation du carburateur et je reviens m'asseoir. A partir de ce moment nous avons entendu ronronner joyeusement la génératrice et, moi, j'arborais un sourire en coin.

L'épisode du Hai Hong a duré quelques jours et tout le monde a semblé très satisfait de l'opération. Le gouvernement du Viêt-Nam a sûrement dû festoyer aussi. C'était le deuxième gros bateau (Il y avait eu aussi le Southern Cross) qu'il remplissait de Chinois dont il voulait se débarrasser et la communauté internationale allait les cueillir sans qu'il n'ait à s'en occuper.

.2. L'ouverture de postes permanents.

Le programme des réfugiés indochinois prenant une ampleur croissante et vu l'Entente qu'il fallait bien mettre en application, le gouvernement du Québec a décidé de s'implanter en Asie. C'est ainsi qu'on m'a envoyé ouvrir un bureau permanent à Hong Kong en janvier 1979. Le chef de poste officiel, François Dupré, arriverait 3 mois plus tard, suivi de Lucien Beaumont et Louise Langlois.

Lorsqu'est venu le temps de partir, je me suis senti un peu au dépourvu. Je n'avais pas de références, peu ou pas de directives. Paul Simard, alors directeur adjoint des Services à l'étranger, percevant un peu de désarroi dans mon regard, en bon psychologue, m'a encouragé en disant: « Monsieur Fortin, ne vous en faites pas, vous en savez autant que nous! ». Ce n'était peut-être pas si faux que ça!

Pendant toute l'année 1979, j'ai parcouru les camps d'Asie avec une frénésie intarissable. Je voulais m'assurer que tous les réfugiés destinés au Québec soient sélectionnés par nous. Entre janvier et décembre 1979, j'ai traversé une quarantaine de frontières. Au mois d'août, je suis allé ouvrir un bureau

à Singapour. Durant les 3 mois qui ont suivi, je me suis assuré de participer à toutes missions du fédéral en Malaisie et en Indonésie, me joignant à l'équipe de relève lorsqu'un première équipe avait terminé. Je travaillais 7 jours par semaine, peu importe! J'adorais cette vie trépidante. Vers le mois de novembre, le bureau bien en place, je suis retourné à Hong Kong et j'ai été remplacé par Lucile Horner. Pendant ce temps, Montréal envoyait Richard Dupont en mission longue durée à Bangkok où le programme des réfugiés cambodgiens et laotiens avait pris son envol et s'accélérait. De son côté, Hong Kong commençait à être envahi. Si ma mémoire est bonne, il y arrivait jusqu'à 1200 réfugiés par jour à certaines périodes et tous ceux qui le voulaient trouvaient du travail!

En août 1980, le Québec a décidé d'ouvrir un bureau permanent à Bangkok pour faire face à la vague tenace de réfugiés cambodgiens qui a suivi la chute de Pol Pot et l'invasion vietnamienne. J'ai été nommé chef de poste et Gerry Power est arrivé peu après. L'agent du Québec qui avait été en mission longue durée avant moi avait eu des relations plutôt houleuses avec ses homologues fédéraux, ce qui m'a obligé à faire preuve d'énormément de tact pour ramener la sérénité dans nos rapports. Heureusement, j'ai réussi à démontrer notre bonne volonté et nous avons établi un modus vivendi très agréable. Il n'en demeure pas moins que quelques agents fédéraux de Bangkok ont toujours semblé détester notre présence. Certains n'aimaient pas notre façon de travailler. Je me souviens du commentaire écrit dans son dossier par un agent fédéral sur un enfant mineur que nous avions sélectionné: « Not too frisky but good enough for Quebec »...

Le mouvement des réfugiés indochinois a donné lieu à un élan de générosité sans précédent de la part de notre population. Les exigences pour parrainer étaient quand même assez élevées. Malgré cela, les parrainages de groupes affluaient de tous les coins du Québec, à notre grande stupéfaction parfois, car on y retrouvait des noms de villages dont nous n'avions jamais entendu parler. Il fallait effectuer une recherche sur la carte pour trouver où ils se situaient. Au début, le travail d'appariement entre les groupes parrains et les réfugiés demandait un échange épuisant de communications avec le bureau central. C'est pourquoi, après quelques mois, j'ai demandé à Monsieur Jean-Pierre Tainturier, directeur des Services à l'étranger de l'époque, de procéder de façon générique plutôt que de façon nominative, ce qu'il a accepté et qui nous a simplifié considérablement la tâche. Lorsque le manifeste de vol arrivait à Montréal, les fonctionnaires québécois à Montréal contactaient les groupes parrains et les invitaient à venir accueillir à Longue Pointe la famille qui leur avait été assignée.

Cette période de travail auprès des réfugiés indochinois, qui a duré de 1978 à 1982, aura été la plus excitante et la plus gratifiante de ma carrière.

3. Les anecdotes.

La vague

Lors de ma première mission en Asie je me suis rendu sur une île de Malaisie en compagnie de Richard Martin. Pour ce faire, nous avons emprunté un bateau de plaisance qui partait sur une rivière et qui se rendait ensuite en mer. Richard et moi étions assis en arrière, sur le bord de la rampe et étions en pleine conversation lorsque soudain nous avons été submergés par une vague d'environ 3 mètres qui a littéralement passé par dessus le bateau. Ce phénomène se produit souvent dans l'estuaire des rivières qui se jettent directement dans la mer mais personne ne nous avait prévenu de cette possibilité à cet endroit. Richard m'a raconté qu'il était certain que j'avais été emporté par la vague et qu'il avait à tout hasard passé sa main à côté de lui dans un geste désespéré dans l'espoir de m'attraper pour ne pas que

je disparaisse dans la mer. Mais il n'en était rien car je m'étais spontanément accroché à la rampe. Nous avions bien ri par la suite de cet incident qui aurait pu prendre une tournure tragique.

La noix de coco

Lors d'une mission dans une île de Malaisie, il m'est arrivé quelque chose que je n'ai jamais oublié. A la fin d'une journée de travail, je me préparais à monter dans une petite chaloupe pour aller rejoindre le bateau de pêche devant nous ramener à la terre ferme lorsqu'on me déposa soudain dans les bras une femme qui était dans le coma et qu'on voulait que j'amène à l'hôpital. Elle avait été assommée par la noix de coco qui lui était tombée sur la tête et elle n'avait jamais repris connaissance. Me voilà assis dans le fond de la chaloupe avec cette femme dans les bras, le derrière dans l'eau, me demandant bien comment j'allais me débrouiller une fois rendu sur la côte. Arrivés au bateau nous avons dû faire demitour car le capitaine avait décidé de ne pas partir en raison de la mauvaise température qui était annoncée. Je suis donc retourné sur l'île avec la dame. Le lendemain matin, je suis allé m'enquérir de l'infortunée et on m'a informé qu'elle était morte durant la nuit.

Quan

Pendant un certain temps, à Kuantan, en Malaisie, les arrivées de bateaux étaient tellement nombreuses que les autorités Malaises n'arrivaient pas à, ou ne voulaient pas faire entrer tout le monde dans le camp officiel. Pendant plusieurs mois, plusieurs centaines de réfugiés sont demeurés incommunicados sur une plage. Je recevais régulièrement de mon bureau central des demandes pour retracer une certaine Pham Thi Anh Quan qui ne se présentait jamais en entrevue même si j'affichais son nom sur mes listes d'appel dans tous les camps de Malaisie. Jusqu'au jour où, au camp de Kuantan, je fais la conversation avec l'interprète qui m'a été assignée en attendant que les entrevues commencent. Elle parle un excellent français. Elle a de l'assurance et un très bon sens de l'humour. A un moment donné, je lui dis: « J'ai oublié de vous demander votre nom ». Elle me répond: « Pham Thi Anh Quan ». J'ai failli tomber en bas de ma chaise. Elle avait fait partie du groupe qui avait attendu plusieurs mois sur la plage avant d'être admis au camp de Kuantan.

Les enfants des GI

Lors d'une mission à Manille, on m'a assigné comme interprète une adorable jeune fille âgée de 15 ans qui faisait preuve d'une maturité surprenante pour son âge. Je lui ai demandé si elle avait trouvé un pays d'accueil. Elle m'a répondu que son cas était désespéré, que personne ne pouvait rien faire pour elle. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a alors raconté que sa mère était prostituée. Elle était enfuie seule avec son petit frère et sa petite soeur mais aucun pays ne voudrait l'accepter car son père était aux États-Unis. Je lui ai demandé pourquoi elle n'allait pas le rejoindre. Elle m'a expliqué qu'elle lui avait téléphoné et qu'il lui avait dit qu'il avait refait sa vie et qu'il ne voulait plus qu'elle le contacte. Comme nous avons un programme de parrainage pour mineurs non accompagnés, je lui ai offert de venir au Québec. Elle a donc amené avec elle son petit frère de 12 ans et sa petite soeur cadette le lendemain. De toute évidence, son histoire devait être vraie car il y avait sans l'ombre d'un doute une variété génétique très visible dans cette petite famille. J'ai demandé à l'agent fédéral de monter leur dossier

en attendant que j'aie obtenu une famille d'accueil. Cela n'a pas tardé. Je n'ai jamais su ce qu'ils sont devenus une fois arrivés chez nous mais j'aimerais bien le découvrir.

Les cendres

Je ne me souviens plus précisément comment cela s'est produit mais on m'a un jour demandé de retrouver, sur l'île de Tanjung Pinang, en Indonésie, une vieille réfugiée âgée de 92 ans qui était malade et qui aurait été hospitalisée. Une journée, après mes entrevues, je me suis rendu à l'hôpital local et elle était bien là! Quelle n'a pas été ma surprise de la trouver en assez bonne santé et de pouvoir lui faire la conversation car elle parlait couramment français. Quelque temps plus tard, elle est décédée et son petit-fils est venu du Canada au Commissariat à Singapour chercher ses cendres que les agents fédéraux avaient rapportées dans un petit sac lors d'une de leurs missions. Incroyable!

Km 21

L'île de Tanjung Pinang était un endroit d'un ennui mortel, du moins en apparence. Lorsque nous nous y rendions, les chauffeurs de taxis nous proposaient souvent de nous amener au kilomètre 21. Nous nous demandions bien ce qui pouvait être si attrayant à cet endroit. Un soir, nous sommes montés à quatre dans un taxi à destination du fameux km21. En pleine jungle, out of nowhere, surgit soudain un petit village formé de deux rues de maisonnettes assez coquettes. Le taxi nous dépose à l'entrée du village avec instruction ferme d'attendre notre retour. Aussitôt que nous avons commencé à marcher dans la rue se sont mises à sortir des maisons des nuées de jeunes adolescentes toutes en beauté qui cherchaient à s'attirer ces clients inespérés et qui nous tiraient par le bras à qui mieux mieux. Nous nous sommes dépêchés de mettre fin à cette excursion qui prenait une tournure inattendue et avons repris le chemin de l'hôtel sans demander notre reste. Nous avons appris par la suite que ce village servait de lieu de tourisme sexuel discret pour nombre de Singapouriens qui n'avaient pas facilement accès à ce genre de services dans leur ville extra pure contrôlée d'une main de fer par Lee Kwan Yu. Cela nous a quand même surpris de voir que ce village existait en plein coeur de la très musulmane Indonésie.

Le carnage

Un jour nous sommes arrivés au camp de Pulau Tengah et il y avait sur le quai un vieil homme qui gesticulait, visiblement dans un état hystérique, et qui semblait vouloir nous raconter un drame. Nous avons alors appris que, dans les jours précédents, il était arrivé avec sa famille dans un petit bateau qui contenait environ 120 personnes. Leur rafiot avait été intercepté par la marine malaise qui l'avait pris en remorque et l'avait fait chavirer de sorte que tout le monde s'était retrouvé à l'eau. Selon des sources crédibles, les Malais s'amusaient à repousser à la mer ceux qui essayaient de monter sur leur bateau jusqu'à ce qu'ils se lassent du spectacle et recueillent finalement une quarantaine de survivants et les amènent au camp. Le vieux monsieur était le seul rescapé d'une famille d'une douzaine de personnes. Je me souviens que Richard Martin avait été fort ému par ce personnage et le regardait en répétant souvent: « Poor bugger! ». J'ai été tellement choqué par cette tragédie qu'à mon retour à Singapour j'ai téléphoné en secret à Pierre Nadeau de Radio-Canada qui m'a mis en communication avec Denise Bombardier. Nous avons fait une entrevue radiophonique pour raconter cette histoire qui a été diffusée le dimanche suivant, sans m'identifier, bien entendu.

Les douanes

Le médecin canadien responsable de la section médicale du Commissariat du Canada, Dr David Holbrooke, s'assurait de faire parvenir aux camps de réfugiés de Malaisie tous les médicaments du Commissariat qui étaient sur le point d'expirer plutôt que de les envoyer aux poubelles. Comme il y avait toujours des médecins parmi les réfugiés, cela contribuait sûrement fortement au maintien d'un meilleur état de santé de la population des camps. Lors d'une mission en Malaisie, Richard Martin me demanda d'en transporter dans ma valise car il n'avait plus de place dans la sienne. Rendus à l'aéroport de Kuala Trengganu, il me dit: « Je vais passer les douanes avec ta valise de médicaments car j'ai un passeport diplomatique et ils ne me fouilleront pas ». Quant à moi, j'avais un passeport régulier et il valait mieux que les douaniers ne trouvent pas une telle pharmacie dans mes bagages, il va sans dire. Une fois passé les douanes, j'aperçois soudain Richard qui tarde en arrière, tenant ses valises dans ses mains et qui semble en discussion intense avec le douanier. Finalement il m'a raconté que le douanier insistait beaucoup pour qu'il ouvre ses valises. Il avait dû argumenter longtemps pour lui faire comprendre et accepter le fait qu'il détenait un passeport diplomatique, qu'il était accrédité en Malaisie et n'avait pas à subir une inspection du contenu de ses bagages. J'ai trouvé l'incident très amusant.

Le moine

Lorsque je travaillais en Thaïlande, nous avons reçu un parrainage en faveur d'un moine bouddhiste cambodgien, Hok Savann, qui était fort attendu par la diaspora cambodgienne de Montréal qui le considérait comme un saint homme. Cependant, pour la seule fois dans toute l'histoire de la sélection dans la catégorie des personnes désignées, un agent fédéral zélé a entrepris de vérifier la date d'arrivée du candidat en Thaïlande pour découvrir qu'il aurait traversé la frontière 24 heures avant la date officiellement décrétée par le Canada pour être admissible à la catégorie. Je ne voyais vraiment pas l'utilité d'en faire un plat, et surtout, je tenais mordicus à ce qu'il soit accepté. Pour ne pas le refuser, les agents fédéraux ont été obligés de le transformer, après d'épineuses recherches, en réfugié au sens de la Convention en évoquant le fait qu'il risquait, en effet, s'il retournait dans son pays, d'être victime de persécution en raison de son orientation religieuse, le Petit Véhicule.

Une leçon de vie

Lors d'une mission en Thaïlande, je me suis retrouvé devant un paysan cambodgien d'une cinquantaine d'années presque illettré, ne parlant ni français ni anglais et qui ne payait pas trop de mine. Je lui ai demandé comment il ferait pour se débrouiller chez nous avec si peu d'atouts en sa faveur. Il m'a répondu: « Monsieur, si j'ai pu survivre 5 ans sous le régime Pol Pot, ne vous inquiétez pas pour ma capacité de survivre au Canada ». Que voulez-vous redire à cela?

De août 1980 à août 1982, j'ai dirigé notre bureau de Bangkok où se déroulait un programme intensif de sélection de Cambodgiens, de Laotiens et dans une beaucoup moindre mesure, de Vietnamiens qui avaient fui par voie terrestre à travers le Cambodge. Cela m'a donné la chance de faire des entrevues dans de nombreux camps disséminés un peu partout en Thaïlande. Là encore j'ai eu l'occasion de vivre

certaines expériences très enrichissantes, en plus de me rendre directement au Viêt-Nam à plusieurs reprises dans le cadre du programme des «départs légaux». Mais ça c'est une autre histoire...

Florent Fortin
12 mars 2015